douter de la véracité de Macrobe, lorsqu'il nous assure qu'il a tiré ce passage uniquement de l'ouvrage de Ptolémée (*Comm. in Somn. Scip.*, I, 20 : « in medium proferam rationem *apud unum omnino quod sciam lectam. Num Ptolomaeus in libris tribus quos de harmonia composuit...* », et plus loin *inquit* suppose une citation plus ou moins fidèle). Malheureusement le passage de Ptolémée, qui devait se trouver à la fin de son IIIe livre sur l'Harmonie, manque (voir la récente édition de Ingemar Düring, Göteborg, 1930). Mais il est très probable que Lydus connaissait les ouvrages de Ptolémée qu'il cite une seconde fois (*De mensibus, Augustus*, § 116), sans rien emprunter à Macrobe.

Quant à la citation de Plotin, je dois faire remarquer que c'est le seul endroit où Lydus le cite. Il est donc probable que c'est le texte de Macrobe qui a inspiré Lydus sur ce point.

Mathieu NICOLAU.

II

QU'EST-CE QUE L'*ALBIS*?

Dans son intéressant article publié ci-dessus (p. 203 et suiv.) sur l'*Albis* chez Claudien et Sidoine Apollinaire, M. Loyen cite de Claudien :

1° Deux passages (*Carm.* VIII, 452; X, 278) où *Albis* désigne l'Elbe;

2° Un troisième passage (*Carm.* XXI, 226) où *Albis* désigne non pas l'Elbe ni un cours d'eau quelconque, mais certainement une chaîne de montagnes, qui est « l'Alpe de Souabe » pour Mommsen (cité p. 205, n. 5) et pour M. Jullian (cité p. 205 et suiv.).

Quant à Sidoine Apollinaire, il a employé *Albis* une fois pour désigner l'Elbe (*Carm.* XXIII, 244, cité par M. Loyen p. 210, n. 3) et une fois pour désigner l'Alve, sous-affluent de la Meuse :

> ... Chattumque palustri
> Alligat Albis aqua (*Carm.* VII, 390 et suiv.).

Ici, *Albis* ne désigne certainement pas une chaîne de montagnes : M. Loyen l'observe avec raison (p. 207, n° 4); il ne désigne pas non plus l'Elbe, bien que M. Loyen se croie autorisé, par une étude sagace des sources de son auteur, à lui prêter cette « ânerie géographique ». Mais, en fait, Sidoine ici parlait de son beau-père et de son pays : pour savoir derrière quelle rivière son beau-père avait arrêté les Cattes, Sidoine n'avait besoin de consulter ni Claudien, ni Tacite, ni Florus, ni aucune autre source que son beau-père lui-même; or, Avitus ne peut

certes pas être soupçonné soit d'avoir fait accroire à sa famille qu'il avait repoussé les Cattes du Rhin jusqu'à l'Elbe, soit de s'être figuré (comme les auteurs cités par M. Loyen) que l'Elbe était voisine du Rhin.

Donc, dans ce dernier passage de Sidoine, *Albis* ne peut désigner que l'Alve : telle est l'interprétation de Dubos, exposée du reste (p. 204 et suiv.) par M. Loyen, qui a eu le mérite de présenter avec précision tout ce qui se rapporte à la question.

A. Macé.

Dans la note ci-dessus, M. Macé reste fidèle à la théorie suivante :

1° *Albis* désigne généralement l'Elbe.

2° *Albis* chez Claudien (*Carm.* XXI, 226) désigne une chaîne de montagnes qui peut être l'Alpe de Souabe, alors que dans deux autres passages du même poète le même mot ne peut être traduit que par « Elbe ».

3° *Albis* chez Sidoine (*Carm.* VII, 390) ne peut désigner que l'Alve, sous-affluent de la Meuse, alors que dans un autre poème du même auteur le même mot désigne l'Elbe.

Sur le premier point (l'*Albis* chez Claudien, *Carm.* XXI, 226, est une chaîne de montagnes — interprétation de Mommsen et de M. Camille Jullian), M. Macé n'apporte qu'une affirmation. Je me contenterai donc de renvoyer le lecteur à la réfutation que j'ai tentée de cette thèse, qui n'est d'ailleurs qu'une hypothèse, dans mon article de la *Revue des Études latines* (cf. ci-dessus, p. 206).

Sur le deuxième point (l'*Albis* chez Sidoine Apollinaire, *Carm.* VII, 390, est un cours d'eau qui ne peut être que l'Alve), M. Macé apporte un solide argument : Sidoine a recueilli ce renseignement de la bouche d'Avitus lui-même, son beau-père.

Que Sidoine se soit renseigné près de son beau-père, rien n'est plus probable. Mais le poète prononce l'éloge public d'un empereur absolument inconnu des Romains devant qui il parle et il ne se fait pas faute d'amplifier considérablement le rôle de son héros. Il est facile de relever tout au long du panégyrique des exemples nombreux d'exagérations ou même de falsifications de la vérité[1]. En particulier, dans le passage qui nous occupe, Avitus est grandement loué d'avoir en trois mois à

1. V. 232, le pauvre empereur Avitus est donné comme supérieur à Aétius, qui a été pourtant pendant plus de vingt ans le seul soutien de l'empire; v. 475 sqq., Sidoine glorifie Avitus d'avoir, par ses raisonnements persuasifs, éloigné de Narbonne l'armée du roi wisigoth Théodoric Ier, alors que nous savons par Prosper d'Aquitaine, *Chron.*, année 436, que c'est Litorius, lieutenant d'Aétius, qui a chassé les Goths; v. 309-310, il aurait suffi, selon Sidoine, d'une lettre d'Avitus pour arrêter Théodoric sur le chemin de la conquête, après sa victoire de Toulouse en 439; mais Prosper, une fois encore, rétablit la vérité (*Chron.*, année 439) : il a fallu un combat indécis pour décider Théodoric à la paix.

peine (v. 391 : « vix... ter menstrua... luna ») obtenu la soumission des Alamans qui venaient d'envahir l'Alsace, arrêté les attaques des Saxons dans le *tractus armoricanus* et fixé les Francs (les Chattes) dans les marais de l'*Albis*. Aucun historien moderne n'ajoute foi à ces affirmations[1].

Mais il y a plus. J'ai vainement cherché l'Alve, sous-affluent de la Meuse, sur les cartes et dans les traités de toponymie. Le seul cours d'eau, voisin de l'Ourthe, dont le nom puisse dériver du mot *Albis*, est signalé dans le dictionnaire de Jourdain et Van Stalle (Bruxelles, édité vers 1900), t. I, p. 76, à l'article *Ave* et *Auffe*, villages du canton de Rochefort, arrondissement de Dinant : « Le ruisseau d'*Ave*, dont la source est dans les bois de Frays, non loin de Romprez (province du Luxembourg), disparaît dans une montagne calcaire et n'en sort qu'après un trajet souterrain de 840 mètres environ pour traverser le vallon d'*Ave* et *Auffe* et les prairies de Han-sur-Lesse, où il se jette dans la Lesse après un parcours de quinze kilomètres dans la direction sud-est-nord-ouest[2]. » L'*Albis* ne serait-il donc que ce cours d'eau intermittent[3]?

Il paraît bien aventuré d'admettre qu'Avitus ait, en moins de trois mois, parcouru l'Alsace, le massif des Ardennes et le *tractus armoricanus*, infestés de barbares alamans, francs, saxons, et qu'il ait eu encore le loisir de se renseigner sur le nom des ruisseaux qu'il traversait.

Il faut donc bien en revenir, pour le mot *Albis*, à son sens traditionnel d'*Elbe*, et admettre dans le passage de Sidoine un souvenir littéraire et une erreur géographique. Je me suis attaché à démontrer ci-dessus, p. 204, que cette « ânerie géographique » qui consiste à placer l'Elbe près du Rhin (et même peut-être sur la rive gauche) n'avait rien d'étonnant chez un écrivain des IV^e^ et V^e^ siècles. On pourrait ajouter que cette erreur a dû se produire par suite d'une confusion entre la *Germania*, telle que l'entendait par exemple Tacite, et les *provinciae Germania I et Germania II*, établies sur la rive gauche du Rhin.

Quant au souvenir littéraire, il me paraît certain : l'emploi dans le même vers du mot *Chattum* suffit à le prouver. Avitus, en effet, n'a pu se vanter près de Sidoine d'avoir vaincu les Chattes, puisque depuis deux siècles les Chattes n'existent plus, fondus qu'ils sont dans la grande confédération des *Franci*[4]. Il faut donc bien que Sidoine ait trouvé dans les livres un mot qu'on n'employait plus dans la langue parlée.

1. G. Kurth, *Clovis*, I, 196. — E. Stein (*Geschichte des spät-römischen Reiches*, t. I, p. 543) croit seulement à un renouvellement des traités.

2. Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. le conservateur des Archives départementales des Ardennes.

3. C'est dans la *Notitia Galliarum* d'Adrien de Valois, éditée à Paris en 1675, que l'abbé Dubos a trouvé mention de l'Alve, p. 8 : « Est quoque *Alba* fluviolus, *Albe* vel *Alve* nuncupatus Arduennensibus, qui in Urtam effluit. *Alba* item, *Alve* amniculus, qui in Mosellam labitur post Lesuram Ausonio memoratum. »

4. L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme*, II, 361-362.

J'ajoute qu'un autre poème de Sidoine fournit un cas exactement comparable : la mention du fleuve *Hypanis* et des Scythes dans le panégyrique de Majorien (*Carm.*, V, 114), contraire à toute vraisemblance historique et géographique, ne peut s'expliquer que par un souvenir littéraire et par une confusion entre *Scythia* et *provincia Scythia*.

Je demeure donc fidèle à mon interprétation. Elle a du reste l'avantage d'unifier pour toute la latinité le sens du mot *Albis*, alors que la théorie acceptée par M. Macé nécessite la croyance à une trinité de sens et à deux hypothèses incontrôlables.

A. LOYEN.

III

UNE TRADUCTION LATINE DE L'*ORAISON FUNÈBRE* DE DÉMOSTHÈNE

On sait que, au cours du XV^e^ siècle, les auteurs grecs, même les plus fameux, ne furent souvent connus en Occident que par des traductions latines, imprimées ou manuscrites. Le texte de Démosthène rentre dans ce cas. Au début du XV^e^ siècle, Leonardo Bruni traduit le *discours sur la Chersonèse*, le *pour Ctésiphon* et la 3^e^ *Olynthienne*. Vers 1455, Laurent Valla traduit à nouveau le *pour Ctésiphon*. Bessarion, en 1470, donne en latin le texte de la 1^re^ *Olynthienne*, et l'Arétin, en 1588, s'attaque aux deux discours d'Eschine et de Démosthène *sur la Couronne*.

A ces textes déjà connus, il faut ajouter la traduction de l'*Oraison funèbre des morts de Chéronée*, si tant est que ce discours célèbre, dont l'attribution était déjà suspecte aux anciens, doive être retenu sous le nom de Démosthène. Cette traduction, restée manuscrite, se trouve à Venise, dans le *Marcianus lat. 339* (cote moderne *Venetus 1550*), où elle occupe les folios 67 à 73. Elle est l'œuvre d'un certain Jean Sophianos, Grec exilé de Constantinople. L'attribution n'est pas douteuse, étant fournie par la lettre, restée inédite jusqu'à ce jour, que Jean Sophianos adresse au cardinal Bessarion pour lui dédier l'ensemble du *Marcianus*, recueil des traductions qu'il avait composées, et que sans doute il a écrites de sa propre main. Divers recoupements, tirés du *Laurentianus XLV-18* et du *Marcianus* lui-même, permettent de situer cette traduction entre 1458, date de l'élection de Pie II, et 1463, année où Bessarion reçut le titre de patriarche de Constantinople.

A. DAIN.
